

des choses de cette terre, ou une ambition assez forte pour absorber toutes les facultés de leur âme.

L. O. DAVID.

P. S. M. Labrèche-Viger avait épousé en 1852, Dlle. Caroline Lafamme, sœur des MM. Lafamme, avocats de cette ville. Il laisse deux fils, l'un âgé de treize ans et l'autre de huit.

L'ÉDUCATION DANS LA PROVINCE DE QUÉBEC.

Je donne au mot *éducation* sa portée la plus large, sa signification la plus étendue, le mot signifiera dans tout le cours de cette étude "*l'art de développer les facultés intellectuelles, morales et physiques*."

L'éducation, dans la Province de Québec, peut se diviser comme suit : 1^o élémentaire ; 2^o moyenne ; 3^o supérieure ou collégiale ; 4^o professionnelle, ou universitaire ; 5^o éducation des classes agricole et ouvrière ; l'éducation des hommes instruits.

1^o ÉDUCATION ÉLÉMENTAIRE.

L'enfant qui reçoit cette éducation apprend à épeler et à lire couramment. On lui enseigne, en outre, la lettre du petit catéchisme, un peu d'écriture, quelques notions de grammaire, et les quatre premières règles de l'arithmétique.

Les résultats de cette éducation sont nuls, ou à peu près. Parmi ceux qui l'ont reçue, un certain nombre n'oublient pas tout-à-fait la lecture parce qu'ils se donnent le luxe d'épeler les offices de la messe et des vêpres les jours de dimanche et de fêtes d'obligation : cela arrive soixante fois, peut-être, dans le cours d'une année, et suffit, à la rigueur, pour entretenir la mémoire, au moins celle des yeux.

Quant à l'écriture, elle est bien vite oubliée ; et deux ou trois ans après leur sortie de l'école, c'est à peine si ces jeunes gens savent signer leurs noms. — J'apporte les faits suivants à l'appui de cet avis.

Assez fréquemment je suis appelé à assister le Coroner aux enquêtes qui se tiennent dans les environs de Québec, or, maintes fois il arrive que sur douze jurés il n'y en a pas un seul qui sache signer son nom. Plusieurs — et des jeunes gens de vingt-cinq à trente ans — nous disent : "Je l'ai su autrefois, quand j'allais à l'école, mais je l'ai oublié depuis."

Un des notaires qui ont été employés à faire les contrats de la compagnie du chemin de Gosford me disait, l'an dernier, que tant qu'il avait eu à accomplir sa besogne dans des paroisses habitées par des Canadiens-Français, il avait été obligé de se faire accompagner par un témoin ; les cultivateurs de ces paroisses n'étant pas capables d'apposer leurs signatures aux contrats. Dès lors qu'il est arrivé dans des endroits habités par des Irlandais, il a renvoyé son témoin, vu que tous ces Irlandais savaient écrire et signer.

De pareils aveux sont humiliants mais qu'y faire ? — Le temps est grandement venu de sonder, d'une main ferme, les plaies de tous genres, et, au besoin, d'y appliquer le fer rouge.

La conclusion à tirer de ce qui précède est que le plus tôt on supprimera ce genre d'éducation purement élémentaire, le mieux ce sera. Celui qui la reçoit n'est guère plus avancé que celui qui ne la reçoit pas, l'intelligence de l'un est aussi inculte que celle de l'autre est épaissée. Tout au plus, ces écoles élémentaires peuvent-elles être tolérées dans les paroisses les plus pauvres, et dans les établissements tout nouveaux, où l'on n'a pas les moyens pécuniaires suffisants pour s'assurer les services de bons instituteurs. Peut-être arrivera-t-il que sur cent enfants qui auront suivi ces écoles, quelques-uns, plus désireux que d'autres de s'instruire, continueront à cultiver leur intelligence ; et ce sera autant de gagné. Ce genre d'éducation devrait être banni de toutes les anciennes paroisses, excepté, cela va sans dire, lorsque ces écoles élémentaires ne sont destinées qu'à préparer les enfants à entrer dans les écoles modèles.

ÉDUCATION MOYENNE.

Ce genre d'éducation se donne dans des écoles dites *modèles, académiques, commerciales*.

Les élèves y sont divisés en un plus ou moins grand nombre de classes. Les classes inférieures sont composées d'enfants qui apprennent à lire et à écrire ; les classes supérieures de jeunes gens qui étudient la grammaire, l'arithmétique, la géographie, l'histoire, etc.

Le programme de ces écoles me paraît assez bon, moins quelques lacunes regrettables sur lesquelles je reviendrai. Mais, les méthodes employées pour infuser ces connaissances diverses dans l'esprit des jeunes gens ne sont, à mon avis, nullement satisfaisantes.

En premier lieu, un grand nombre des abrégés et des manuels qui sont entre les mains des enfants, sont mal faits ; plusieurs, même, sont détestables.

Pour ne citer qu'un exemple, je signalerai un petit ouvrage qui contient, à la fois, des abrégés de l'Histoire sainte, de l'Histoire du Canada et de l'Histoire de France. Ce manuel est très répandu.

C'est un recueil de dates inutiles à retenir, un répertoire de faits insignifiants présentés sous la forme la plus insipide : un salmigondis de divisions, de subdivisions fastidieuses qui ne peuvent que fatiguer la mémoire des enfants, les ennuyer énormément, et, en définitive, ne leur apprendre qu'une chose : le dégoût de l'étude.

Comme exemple je donne au hasard, quelques-unes des questions et des réponses que je trouve dans cet opuscule, (page II) 2^o "Comment peut-on diviser l'histoire de l'ancien testament ?"

Reponse. — "En huit époques principales savoir : la première, depuis la création jusqu'au déluge ; la seconde, depuis le déluge jusqu'à Abraham ; la troisième, depuis Abraham jusqu'à Moïse ; la quatrième, depuis Moïse jusqu'à l'établissement de la monarchie ; la cinquième, depuis l'établissement de la monarchie jusqu'à la division en deux royaumes ; la sixième, depuis la division de la monarchie jusqu'à la captivité ; la septième, depuis la captivité jusqu'à la persécution d'Antiochus et le gouvernement des Machabées ; et la huitième comprend le gouvernement des Machabées jusqu'à l'avènement de J.-C."

Tout cela s'apprend par cœur ; et l'élève qui peut réciter cette tirade — et nombre d'autres — sans broncher, a le prix d'histoire !

Je le demande, quel adulte pourrait se soumettre, pendant un mois, à un semblable régime, sans se vouer, d'avance, à l'abrutissement ? Et comment veut-on qu'un pauvre enfant sorte de là sans un commencement d'idiotisme ?

À la page 6, on trouve la question et la réponse suivantes :

"Q. Quels furent les descendants de Seth jusqu'à Noé ?

"R. Enos, Cainan, Malalél, Jared, Enoch, Mathusalem et Lamech, père de Noé."

Tout commentaire est inutile. Passons à l'histoire de France.

Cette histoire est divisée par siècles ; et chaque siècle renferme à peu près le même nombre de pages. Les Mérovinges, les Childéric, les Chilpéric, les Childébert, les Clothaire, ont un espace égal à celui qui est réservé à Louis XIV. Les dates de naissance, d'avènements au trône, de décès, de tous les rois chevelus et non chevelus ; les noms et prénoms de leurs femmes, oncles et tantes, cousins et cousines à trois degrés ; tout est donné dans cet impitoyable manuel, avec une fidélité historique désespérante que je me garderai bien de vérifier.

Grand Dieu ! quand un pauvre enfant a en la cervelle bourrée de tous ces noms d'hommes, de femmes, de rois, de reines, de conquérants, de conquises, avec toutes ces dates de naissances, de baptêmes, de mariages, de décès ; et quand tout ce bourrage a été pratiqué sur un ton aussi mortellement ennuyeux, le pauvre enfant est-il beaucoup plus avancé ?

La meilleure méthode à suivre pour la composition de ces livres d'écoles, serait, à mon avis, la suivante :

LIVRES D'HISTOIRE. — Pour certaines branches de l'enseignement, il importe que les enfants apprennent par cœur la lettre des abrégés qu'on met en leurs mains. L'histoire, cependant, devrait faire exception. Je ne puis concevoir comment on peut apprendre l'histoire par cœur. Mon expérience personnelle me dit que toutes les histoires que j'ai apprises de cette manière ont été bien vite oubliées. L'enseignement de l'histoire, dans nos écoles modèles, académiques et commerciales, devrait donc se faire comme suit :

Il devrait y avoir deux abrégés : l'un, pour les commençants, c'est-à-dire, pour les enfants de huit ou dix ans ; l'autre, pour les enfants plus avancés, c'est-à-dire, pour ceux de douze à quinze ans.

Ces deux abrégés ne contiendraient que le récit des périodes les plus mémorables de chaque histoire ; ils ne diffèreraient l'un de l'autre que par le plus ou moins de développement.

Tous deux seraient ornés de gravures. Il n'y a rien comme ces gravures pour frapper l'esprit des adultes, à plus forte raison, celui des enfants.

Ces abrégés seraient divisés par chapitres et par paragraphes. À la fin de chaque chapitre un petit questionnaire bien fait faciliterait la tâche du maître lorsqu'il s'agirait de faire rendre compte aux élèves de ce qu'ils ont lu.

Les enfants auraient pour tâche de lire à la maison quelques paragraphes de ces abrégés. À l'école, lecture serait faite des mêmes paragraphes, à haute voix, par un des élèves. Ensuite les élèves seraient tenus de répondre de vive voix aux questions du maître, ou de donner par écrit un résumé de ce qu'ils auraient lu ou entendu lire. Dans les réponses que ces élèves seraient appelés à faire de vive voix, il faudrait veiller avec un soin scrupuleux à la diction ; et dans les analyses écrites, il faudrait corriger le style et l'orthographe. Enfin, on comprend que cette méthode peut être variée de diverses manières. Pour préciser d'avantage, venons-en aux exemples.

HISTOIRE DU CANADA. — Je voudrais qu'il y eût deux abrégés : un pour les commençants, l'autre pour les élèves plus avancés.

Premier abrégé. — Quatre ou cinq lignes seraient consacrées à la découverte du Canada par Jacques Cartier.

Sans autre transition que l'espace d'un alinéa, ce manuel rendrait compte de l'arrivée de Champlain à Québec en 1608. Description du rocher de Québec et de ses environs. Premiers travaux d'établissement. Gravure représentant l'habitation à la Basse-Ville. Conspiration contre Champlain, et quelques-uns de ces détails si piquants d'intérêt que tout le monde a lus dans les "Mémoires." Guerres contre les Iroquois, avec reproduction des gravures contenues dans les "Mémoires." Siège de Québec par les Kerk. Arrivée des premiers colons : leurs travaux ; Hébert et Couillard.

De cette première époque, je passerais à Frontenac et au deuxième siège de Québec.

Les hauts-faits d'Iberville et de quelques héros canadiens, formeraient autant de chapitres ou de paragraphes différents ; de même que les martyres des Pères Jogues et Brébeuf.

Viendraient ensuite les périodes émouvantes de 1750 à 1760 avec leurs glorieux faits d'armes.

Sans dire un mot des diverses formes de gouvernement par lesquelles le Canada a passé à la fin du dernier siècle, je consacrerai un chapitre au siège de 1775, et ferais un tableau de l'état de la population Canadienne-Française à cette époque : l'émigration de la noblesse, le rôle si bienfaisant du clergé, les services rendus par nos institutions religieuses.

De là je passerais à la guerre de 1812, et aux événements de 1837. Un mot sur l'union des Provinces et sur l'établissement de la Confédération, compléterait ce premier abrégé. Comme on le voit, ces diverses périodes de notre histoire seraient présentées à l'élève sous forme de tableaux.

Avec un manuel ainsi fait et ainsi étudié, les enfants n'éprouveraient aucune peine à graver dans leur esprit les principaux événements de l'histoire de leur pays. Ces événements seraient d'autant mieux retenus par la mémoire qu'ils seraient dégagés de tous les incidents secondaires et de moindre importance. Il n'y aurait, dans ce premier abrégé, que cinq ou six dates à retenir.

Le deuxième abrégé ne se distinguerait du premier que parce qu'il aurait plus de développement. Les tableaux contenus dans le premier pourraient être intercalés dans le deuxième, avec, en outre, une courte relation des principaux faits survenus entre les diverses périodes afin de relier ces dernières les unes aux autres. Ici, encore, fort peu de dates.

HISTOIRE SAINT-ET HISTOIRE DE FRANCE. — Ce que je viens de dire de l'Histoire du Canada s'applique également à l'Histoire Sainte. Un premier abrégé ne contiendrait qu'une série de tableaux ; un deuxième contiendrait ces mêmes tableaux reliés les uns aux autres par une courte relation des faits intermédiaires importants. Peu de dates.

Un seul abrégé de l'Histoire de France suffirait à mon avis.

Il ne faut pas se le dissimuler. La composition de ces livres demande un grand soin, des aptitudes spéciales, un talent particulier. Ce n'est pas toujours celui qui possède le mieux l'histoire qui peut mener à bonne fin une pareille entreprise ; mais bien celui qui connaît le mieux l'esprit et le caractère de l'enfant, qui comprend le mieux ce que l'enfant peut saisir et ne pas saisir, qui devine le mieux ce qui lui plaît, et ce qui ne lui plaît pas.

Venons-en aux objections.

Les enfants ne sauraient apprendre l'histoire de cette manière : leur intelligence n'est pas assez développée.

À cela je réponds : si leur intelligence n'est pas assez développée, cela tient à l'une ou à l'autre des causes suivantes : 1^o. L'enfant est trop jeune, ou ses études ne sont pas assez avancées. Alors, ne lui enseignez pas l'histoire, enseignez-lui

quelque chose qui soit à sa portée. 2^o. L'enfant ne serait pas trop jeune, mais son intelligence est faible. Alors, raison de plus pour lui enseigner l'histoire d'après cette méthode, car le but de l'éducation est, avant tout, de développer les intelligences. Or, il n'est pas de meilleur exercice pour développer les intelligences celles, surtout, qui sont naturellement paresseuses, que l'habitude du raisonnement, l'habitude de comprendre une question et de savoir y répondre.

Mais, dira-t-on, est-ce qu'il n'importe pas de développer la mémoire des enfants ? Je distingue : il y a deux espèces de mémoires : celle des mots, et celle des choses ou des faits. Il importe que tout le monde acquière cette dernière ; mais la mémoire des mots ne me semble utile qu'à ceux qui, par état, sont condamnés à apprendre et à débiter des discours par cœur : comme les prédicateurs, certains orateurs, etc. Or, les jeunes gens qui sortent des écoles modèles ou académiques ne seront jamais placés dans cette pénible position.

Si jamais dans le cours de leur vie, ils étaient appelés à faire montre d'éloquence, l'habitude qu'ils auraient contractée, à l'école, d'improviser leurs réponses leur vaudrait mieux que toute autre chose. Car, il ne faut pas l'oublier, en suivant le système que je propose, c'est-à-dire en s'adressant à l'intelligence des enfants plutôt qu'à leur mémoire, en les habituant de bonne heure à formuler des réponses de leur cru ou à rédiger des analyses sur les choses qu'ils ont lues, on leur enseigne non seulement la matière qui fait le sujet de l'étude, mais encore, on leur apprend à parler et à écrire, deux choses également rares parmi les sujets qui sortent aujourd'hui de nos écoles.

HUBERT LARUE.

(A continuer.)

UM JOLI TRAIT.

Un écrivain qui signe "Paul Parfait," raconte qu'ayant été obligé de laisser la France en 1852 ainsi que beaucoup d'hommes de lettres, il rencontra en Belgique, Alexandre Dumas, et il dit comment ils devinrent amis.

Voici ce qu'il dit :

— "Voulez-vous partager mes veilles, dit un jour Dumas, en tendant la main au compagnon que le sort lui envoyait, nous partagerons en frères la table et le foyer. — Topez là ! dit le proscrit, enchanté." Et l'on travailla très fort.

Dumas venait de se laisser mettre sous séquestre bien des choses à Paris ; mais, par bonheur, il en était une qu'il avait résolu de ne jamais abandonner : c'était sa bonne humeur. Il avait emporté de France de la gaieté pour deux, et ce n'était pas de trop, car son compagnon était triste quelquefois.

— À quoi pensez-vous donc ? demandait Dumas.

Et l'exilé répondait avec un soupir :

— Je pense au petit que j'ai laissé là-bas.

Le petit, c'était son fils, un enfant adoré qu'il souffrait de ne plus voir, n'ayant pu l'emmenier avec lui.

— Soyez tranquille, dit Dumas avec son bon et gros sourire, à mon premier voyage j'irai l'embrasser pour vous.

Et le surnois, étant venu un beau jour à Paris, pense en effet au bambin à travers le tohu-bohu de ses affaires. Il s'échappe une heure pour courir à la pension du petit bonhomme.

— C'est dans quinze jours les fêtes de Pâques. Qu'est-ce que tu dirais si je te les faisais passer auprès de ton papa ?

L'émotion coupe la parole au pauvre enfant.

— Tiens ! dit Dumas en lui glissant trois louis dans la main, voilà pour les frais du voyage. Par exemple, il va falloir venir comme un homme ! On te met ici en chemin de fer, le matin, avec une bonne recommandation au conducteur du train et tu arrives le soir pour dîner avec nous. Sois tranquille, je serai là, dans la gare, à t'attendre. Regarde-moi cette tête-là, — et il montrait gaiement sa large tête crêpe, — elle est de celles dont on se souvient quand une fois on les a vues. Tu ne l'oublieras pas ?

— Oh ! non ! dit l'enfant.

— Surtout, ajoute Dumas, pas un mot au père : c'est une surprise que nous lui faisons.

Quinze jours après, le voyage avait lieu dans les conditions annoncées. Le bambin, en descendant de voiture, tombe tout juste dans les bras de Dumas, qui le réclame à grands cris !

— Et papa ?

— Il est à la maison. Viens vite. Il ne t'attend pas.

Et Dumas, radieux, saute dans une voiture en criant au cocher :

Allez à fond de train, je paie double !

Bientôt il fait irruption avec l'enfant dans le petit salon où un groupe d'amis attendaient l'heure d'aller dîner ensemble.

C'était un petit salon du rez-de-chaussée, un peu sombre et que je crois voir encore. Les amis, debout devant la cheminée, causaient ; seul, le père était au fond de la pièce, penché sur un travail qu'il achevait. Pour profiter des dernières lueurs du jour, le laborieux compagnon de Dumas avait approché sa table de la fenêtre, et à travers le bruit des voix, sa plume continuait de courir sur le papier.

Cependant, à l'entrée du maître, il se fit un silence subit. Quelques-uns, dans la confidence déjà, regardaient, non sans émotion, entrer l'enfant que Dumas poussait devant lui.

Le père, par hasard, ne tourna pas la tête.

— C'est vous, Dumas ? demanda-t-il sans lever les yeux de dessus son papier.

— Oui, dit Dumas d'un ton dégagé.

Et, avec un accent un peu moins ferme, il ajouta :

— Mais je ne suis pas seul.

En même temps, l'enfant, poussé par lui, était arrivé jusqu'au côté de son père, si près que de sa main à peine étendue il put lui toucher le bras :

— Père, c'est moi.

Le père, à cette voix si connue, se retourna d'un bond, pâle d'émotion ; il saisit le gamin entre ses bras ; puis, sans hésiter, se jetant, avec des larmes, au cou de Dumas :

— Ah ! mon ami, je vous reconnais.

Le passage de Crait-Plomb, alias Napoléon-Jérôme, dans la Ville Éternelle, a inspiré à un groupe de vauriens l'idée de reproduire les célèbres agapes aux saucissons du Vendredi Saint. N'était-ce pas une idée lumineuse, en effet, de fricoter en gras à la barbe du Pape, et au milieu d'une population absorbée par les grands souvenirs de la Passion ? Le projet s'est réalisé, et les libres-mangeurs ont pu honorer le dieu-ventre en toute sécurité.

Un jeune poète se préparait à lire des vers ; avant de commencer, il se mit à se moucher et comme l'opération durait un peu longtemps, l'un des auditeurs lui dit : Oh ! monsieur, nous ne voulons pas vous arracher les vers du nez.